



HAL
open science

Encore un peu de biscotte? Les deux pages retrouvées du Cahier 8

Nathalie Mauriac Dyer

► **To cite this version:**

Nathalie Mauriac Dyer. Encore un peu de biscotte? Les deux pages retrouvées du Cahier 8. Bulletin d'informations proustiennes, 2022, 52, pp.11-18. hal-03907663

HAL Id: hal-03907663

<https://bnf.hal.science/hal-03907663v1>

Submitted on 4 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Encore un peu de biscotte ? Les deux pages retrouvées du Cahier 8

Le parcours de genèse conduisant dans les brouillons à la « petite madeleine » a été finement étudié dès la fin des années 1970¹, mais à partir d'un dossier manuscrit incomplet, comme il arrive souvent. J'ai pu récemment publier ce qui, dans l'état actuel de nos connaissances, en constitue l'état le plus ancien². Remontant à l'automne ou au début de l'hiver de 1907, le morceau isolé sur le « pain rassis » était vraisemblablement destiné au projet romanesque dont Proust commençait alors à tracer les contours, et qui nous est finalement parvenu sous la forme de « soixante-quinze feuillets ».

L'état suivant nous est connu depuis longtemps : il figure au début des trois bifeuillets de même format que les « soixante-quinze feuillets », où Proust rédige, à la fin de 1908 sans doute, ce dont Bernard de Fallois et Pierre Clarac ont fait la « Préface » de leurs *Contre Sainte-Beuve* respectifs (et ses plus récents éditeurs, des [Notes sur l'intelligence]). J'ai moi-même édité ces quelques pages, avec leurs repentirs³. Le « pain rassis » devient là du « pain grillé », donné au narrateur par « [s]a vieille cuisinière » pour accompagner sa tasse de thé.

Dans son étude pionnière sur les avant-textes de l'épisode de la madeleine, en 1978, Luzius Keller mentionnait l'existence de trois versions de l'épisode dans le Cahier 8, cahier essentiel du printemps de 1909 où se met en place le récit de « Combray » tel que nous le connaissons. Dans la première version (f° 11), où il s'agit désormais d'une « ~~petite~~ biscotte » donnée par Françoise avec le thé⁴, l'épisode n'est qu'amorcé :

Il semblait que Combray n'eût ~~jamais existé~~ possédé qu'une chambre, un escalier, ~~un petit salon~~, et une allée, et que toutes ces choses n'eussent jamais existé qu'à neuf heures du soir. Peut-être si on m'avait interrogé sur le reste j'aurais pu répondre, mais je ne le revivais pas. Mais un jour d'hiver où j'étais rentré ayant très froid, comme je demandais à Françoise de me donner quelque chose de bouillant pour me réchauffer, elle m'apporta une tasse de thé dont je ne prends jamais avec une ~~petite~~ biscotte. Je trempai la biscotte dans le thé l'apportai amollie à mes lèvres et je fus envahi par une singulière sensation de charme dont je ne pouvais pas comprendre la cause⁵

Proust s'interrompt, laisse en blanc le reste de la page ainsi que les deux-tiers de la suivante, reprend avec la résurrection de Combray (« De sorte que maintenant Combray ~~est reconstruit~~

¹ Par ordre chronologique : Luzius Keller, *Les avant-textes de l'épisode de la madeleine dans les cahiers de brouillon de Marcel Proust*, Paris, Éditions Jean-Michel Place, 1978 ; Jürg Bischoff, *La genèse de l'épisode de la madeleine. Étude génétique d'un passage d'À la recherche du temps perdu de Marcel Proust*, Publications universitaires Européennes, Série XIII, Langue et littérature françaises, Bern, Frankfurt/M., New York, Peter Lang, 1988 ; Anthony Pugh, *The Growth of À la recherche du temps perdu. A Chronological Examination of Proust's Manuscripts from 1909 to 1914*, Toronto, University of Toronto Press, 2004, p. 34-35, 38-39, 42, 144-148 ; Luzius Keller, « L'invention des petites madeleines », *Marcel Proust. La fabrique de Combray*, Éditions Zoé, Genève, 2006, p. 97-137.

² Voir Marcel Proust, *Les Soixante-quinze Feuilletts, et autres manuscrits inédits*, édition établie par Nathalie Mauriac Dyer, préface de Jean-Yves Tadié, Paris, Gallimard, 2021, p. 128-129.

³ NAF 16636, f°s 1-6. Voir CSB Fallois, 1954, p. 53-59 ; CSB Clarac, 1971, p. 211-216 ; *Les Soixante-quinze Feuilletts*, éd. citée, p. 136-142 ; *Dossier du CSB in Essais*, Antoine Compagnon, Christophe Pradeau et Matthieu Vernet (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2022, p. 695-700.

⁴ Notons que dans une feuille volante rarement citée, sans doute de peu antérieure au Cahier 8, il est question d'un « biscuit » pour ce qui semble un avant-texte du même épisode, où se devine peut-être une allusion à Elisabeth Proust, la tante des frères Proust, épouse de Jules Amiot : « [...] aussitôt prêts avant de descendre au jardin nous allions dire bonjour à ma tante Jules. Elle trempait un peu de biscuit dans son thé et nous le faisait goûter. » (NAF 16729, f° 8 ; voir Pugh, *op. cit.*, p. 41.)

⁵ Voir aussi Keller 1978, p. 24-25 ; CS, *Esquisse XV*, I, p. 703 ; Keller 2006, p. 111.

~~devant mes yeux~~ <ressuscite entièrement> devant mes yeux [...] », f^o 12), puis le début de sa réapparition (« Combray, de loin, à dix lieues à la ronde », f^o 13).

Pourtant l'épisode de la biscotte n'a pas trouvé sa place. S'il figure bien après l'évocation de « l'image tronquée » qui seule survit du « décor nécessaire » du drame du coucher (f^o 10), cette évocation succède elle-même à celle de la petite ville telle qu'on la découvre en y arrivant par le chemin de fer (f^{os} 9-10). La narration se mord donc la queue. Proust barre de traits obliques l'ensemble de ces pages (f^{os} 9-13), avant de commencer le long récit, intégrant des brouillons antérieurs, des soirées de Combray avec Swann et du drame du coucher (f^{os} 13-45⁶).

L'on retrouve après sa conclusion, au folio 46, le préambule à la réminiscence, qui se maintiendra jusqu'au texte définitif, avec une nouvelle version de l'« image tronquée » : « <C'est ainsi que> pendant de longues années quand <réveillé> la nuit je me ressouvenais de Combray, j'en revoyais seulement cette sorte de pan⁷... » Après les remarques sur l'impuissance de « la mémoire de l'intelligence, la mémoire volontaire », la deuxième version de l'épisode de la biscotte peut commencer. Commencer seulement, car « c'est précisément à l'endroit où on espère [la] lire que le cahier est gravement endommagé. Il y a une lacune, et de notre épisode ne subsistent que le début et la fin⁸ », note Luzius Keller dans l'étude ultérieure qu'il en a donnée. Selon la Pléiade, quatre feuillets manqueraient ici entre ce début (au f^o 46) et cette fin (au f^o 47)⁹. Anthony Pugh a montré cependant, argument codicologique à l'appui, que, si quatre feuillets ont bien été détachés du cahier, deux ont été restaurés à leur place par la Bibliothèque nationale, les folios 46 et 47¹⁰. Il en manque, par conséquent, deux seulement : ce sont eux qui viennent d'être retrouvés¹¹. Les voici dans une transcription linéarisée précédée et suivie de celle des folios 46 et 47-48, déjà connus ; on trouvera ensuite leur transcription diplomatique. J'ai adopté pour leur foliotation la méthode préconisée dans la collection « Cahiers 1 à 75 de la BnF » pour les feuillets restitués : les pages retrouvées correspondent donc aux folios 46.2 et 46.3 du cahier.

Cahier 8

[f^o 46¹²] Pendant de longues années quand la nuit je me ressouvenais de Combray, j'en revoyais seulement cette sorte de pan coupé de pyramide étroit dans la nuit, avec l'allée par où arrivait M. Swann, le jardin devant la maison (toujours à 9 heures du soir), le petit salon, la salle à manger, le vestibule. Audessus de cela il y avait l'escalier puis ma chambre avec son petit couloir à double vantail et c'était tout. Tout cela étroit, isolé, lumineux, dans une nuit où il n'y avait absolument rien d'autre. Si on m'avait posé des questions relatives à Combray il

⁶ CS, *Esquisse XII*, I, p. 679-694.

⁷ Transcription allégée.

⁸ Keller 2006, p. 114.

⁹ Notice, CS, I, p. 1064-1065 ; cf. p. 695.

¹⁰ Pugh, *op. cit.*, p. 38 et la note 26.

¹¹ Collection particulière. Sans pagination. Papier vergé réglé, double marge rouge, coins carrés, de format correspondant à celui du Cahier 8, appartenant comme les Cahiers 9, 10, 25, notamment, à la série des cahiers à filigrane « Sévigné » de grand format, dits « grands Sévigné ». Taches humides au niveau de la marge au f^o 46.2. La découpe aux ciseaux, irrégulière, identique pour les deux pages, est encore visible aussi sur les folios 46 et 47 restaurés dans le Cahier 8, notamment sur le folio 47, ce qui montre que Proust (ou son aide) a découpé les quatre pages en même temps. Les versos sont vierges. Je remercie vivement les ayants droit de Marcel Proust d'avoir autorisé l'édition de ces deux pages.

¹² Transcription simplifiée, et reproduisant seulement, sauf pour les deux dernières phrases, la première version des lignes principales, ce feuillet très chargé, lieu de nombreuses réécritures, n'étant pas l'objet de la présente étude. Voir la transcription complète proposée par Keller 2006, p. 119, 121.

est possible que j'aurais pu y répondre. Mais c'est la seule mémoire des faits, la mémoire de l'intelligence, la mémoire volontaire qui aurait répondu. Et comme celle-là ne ressuscite rien et est sans charme, jamais je n'y pensais. Il aurait bien pu se faire que cela restât ainsi jusqu'à ma mort, que Combray fût mort pour moi hors les chambres que j'ai dites, et à neuf heures du soir seulement. Mais il y a une légende bretonne qui dit que ceux qui ~~valent~~* que les âmes de ceux qu'on a perdu[s] ne meurent pas mais s'incarnent dans quelque <plante dans quelque> animal, dans quelque objet inanimé. Tant qu'on n'aura pas rencontré la plante // [f° 46.2] ou l'objet, l'âme prisonnière restera comme morte. Mais ~~si-tôt~~ si le hasard d'une promenade ou d'un voyage vous le fait rencontrer, aussitôt l'âme est délivrée et revient à vous. C'est ce qui m'arriva pour Combray. Il y a quelques années l'hiver fut très froid. En rentrant un jour où la neige menaçait, mon feu ne ~~flambant~~ <tirant> pas, ne pouvant me réchauffer, Françoise me dit qu'elle allait me faire un peu de thé. Je n'en prenais jamais ~~et~~ mais je pensai que cela me réchaufferait. ~~Au~~ Quelques instants après elle m'apporta du thé et une biscotte. Je versai mon thé, trempai un moment la biscotte et la portai ~~ramollie~~ à mes lèvres. À peine ~~eut~~ l'eus-je happée de peur que toute ramollie elle ne tombe à terre que ce fut comme une sorte d'enchantement. J'éprouvais une sensation de charme indicible. Il m'était impossible de comprendre ce qui me causait un plaisir pareil, je sentais qu'il ~~était~~ devait être lié au goût de la biscotte mais ne pouvais comprendre comment. ~~J'av~~ ~~Il me sem~~ Sans même soupçonner quelle pouvait être la cause du bonheur que j'éprouvais, je sentais qu'il ~~donnait tout d'un coup~~ avait un prix infini, tout ce qui pouvait m'arriver d'heureux ou de malheureux m'était égal, il me semblait que j'étais soudain affranchi de toutes les craintes de toutes les contingences humaines. Et j'avais de la valeur de ma vie, en tant que contenant ce bonheur obscur, une certitude dénuée de toute raison mais inébranlable. Qu'est-ce que/i pouvait me donner une félicité pareille. Le goût de la biscotte mais comment. // [f° 46.3] À quoi était-il lié. Je m'efforçais de ne pas penser, de me remettre exactement dans l'état d'esprit où j'étais quand cette première impression du goût de la biscotte m'était venue. Je m'efforçais de ne pas entendre le bruit qu'on faisait à côté, je fermais les yeux, je trempais un nouveau morceau de biscotte et le portais à mes lèvres. Mais la sensation diminuait plutôt de force. Alors craignant d'en user le pouvoir je pensais un moment à autre chose et cherchais ensuite à recréer en moi par le souvenir la première sensation du goût de la biscotte. Et alors je sentais tout au fond de moi tressaillir quelque chose un obscur souvenir sans doute qui attiré par la ressemblance d'une minute pareille cherchait à s'élever du fond de ma mémoire, à venir à cette surface où je pourrais le voir, le reconnaître et le nommer. Mais pourrait-il s'élever jusqu'à la lumière, n'allait-il à retomber à jamais. J'entendais en moi cette espèce de doux frémissement que font les eaux <traversées> quand les pêcheurs tirent un filet qui vient des grandes profondeurs. ~~Ces eaux~~ Tout d'un coup il apparut. Ce goût ~~de la bis~~ du thé où avait trempé la biscotte, je ne l'avais senti depuis Combray où tous les matins quand j'étais habillé je descendais ~~chez~~ dire bonjour à ma tante Léonie chez qui ~~on~~ <Françoise⁺, ~~aussi m~~¹³> venait d'entrer (on ne disait jamais qu'~~on~~/e <Françoise> venait d'éveiller, car il était convenu ~~d~~/qu'~~elle~~ <ma tante Léonie> ne dormait jamais). Elle trempait une biscotte dans le thé que Françoise lui versait audessus de la passoire d'argent et me faisait goûter une cuiller de thé // [f° 47¹⁴] avec un peu de

¹³ On trouve ici en marge l'addition suivante, appelée par une croix de renvoi. Elle est en partie mutilée par le découpage du feuillet, et Proust n'a soigné qu'à la fin le raccord avec les lignes principales : « <chez qui "venait d'entrer"> ~~aussi magnifiquement propre et habillée~~ qui avait déjà été à la messe <[] heures> et fait mille choses ~~et était aussi merveilleusement propre et~~ à quelque heure qu'elle se fût couchée, souffrante ou non, <qui faisait mille gros ouvrages> et toujours avec un [bo]nnet aussi éclatant, une [ten]ue aussi soignée que si [elle n²] ~~était~~ elle <n> avait eu qu'à ~~discourir~~ ou qu'à lire*. On disait que Françoise "entraît chez ma tante" on ne disait jamais qu'elle venait l'éveiller car il était convenu etc ». Voir la transcription diplomatique. Sur le devenir de ce passage, voir *infra*.

¹⁴ Voir aussi Keller 1978, p. 27-28, et Id. 2006, p. 114, 118 (f° 47). Les folios 46 et 47 du Cahier 8 n'ont pas été transcrits dans les *Esquisses* de la Pléiade.

biscotte[.] Elle disait : tu n'as pas entendu ce bruit cette nuit ; mon pauvre enfant tu as dormi toi c'est de ton âge. Je ne suis pas sûr qu'elle l'eût entendu, non plus. Mais elle disait cela à tout hasard pour que si s'il y avait eu du bruit cette nuit là, on ne pût pas croire qu'elle <n>avait rien entendu, qu'elle avait dormi. Et aussitôt <reconnu> ce goût de thé mêlé de biscotte amollie de ma tante Léonie, voilà ~~toute une par~~ que le passé qui y était enclos, ensorcelé et que je n'aurais peut-être jamais revu dans ma pensée si je n'avais pas eu ce jour là idée de demander du thé, qui ~~ressuscite~~ est délivré et qui ressuscite. L'escalier de Combray n'existe plus à neuf heures du soir seulement, mais le voici le matin avec du soleil sur les marches et si gai à descendre que je n'y pense pas à la douleur que j'éprouverai quand il faudra le remonter le soir. Il ne va pas d'une traite de ma chambre au vestibule[.] Il y a un premier étage et fort grand et à ce premier étage un autre petit escalier de cinq marches commence qui conduit précisément chez ma Tante Léonie. Et une autre aile de la maison encore se précise, tout cela se rejoint au pan coupé que je revoyais seul jusqu'ici. Voilà toute la maison. Et toute la rue, du côté de la chambre de ma tante, et l'église, et tout Combray, avec toutes ses rues de toutes les heures ; celle où j'~~je~~ <n>/j'allais le matin avant déjeuner, <quand il y avait à chercher des asperges dans le jardin de la mère Turfaut*,> celle où je n'allais que l'après midi ~~les jours de pluie~~ prendre ma leçon de latin chez le curé et les promenades autour de la ville, ~~elles et~~ les promenades [par] // [f° 48] chaque sorte de temps, celle <s> où ~~on ne se risq~~ pour lesquelles il fallait « une belle journée » et celles qu'on réservait pour les jours où le ciel était menaçant. Et les champs en haut et les bois en bas, et les fleurs du parc, et même de la rivière, ~~tout cela qui forme tout un petit~~ toute une ville <avec de petits personnages> et tout un jardin qui sortent d'une tasse de thé comme ces petits papiers japonais qui restent des années informes et méconnaissables dans un tiroir mais qui plongés dans un bol d'eau, reprennent en un instant leur forme insoupçonnable de clocher, de ferme, <de guerrier, <marchande,> d'enfant> de chêne et de dahlias. Et à partir de ce jour là quand ~~dans~~ <réveillé> la nuit je pensais à Combray tout un monde avait ressuscité pour moi. Combray Voir la page en regard et suivre ensuite ici
La cousine de mon père, notre grand'tante...

*

Les folios 46, 46.2, 46.3, 47 et 48 du Cahier 8 forment la première rédaction suivie, encore ramassée et schématique – le premier « compact », aurait-on dit autrefois – de l'épisode de la biscotte dans le contexte, inédit pour lui, du roman, après la version isolée de 1907 qu'on peut rattacher aux « soixante-quinze feuillets », puis celle du *Contre Sainte-Beuve* « essai » de 1908, enfin après la fausse piste du début du cahier (f°s 9-13).

Mais l'importance des deux pages retrouvées tient moins à leur contenu – qui par un effet d'optique nous semble une variation sur les versions ultérieures déjà connues – qu'à leur vertu de clarification. Elles complètent en effet l'épisode de la biscotte au moment particulièrement décisif de la genèse où il trouve sa place définitive dans la narration, à ce qui sera la clause de « Combray I ». La note de régie finale de Proust au folio 48 : « Voir la page en regard et suivre ensuite ici », fait le raccord avec le folio 47 verso où figure l'évocation de la petite ville, telle qu'on la trouvera à l'ouverture du futur « Combray II » : « Combray, <de loin> à dix lieues à la ronde, <vu du chemin de fer> quand nous y arrivions dans la première <dernière> semaine avant Pâques, ce n'était qu'<que le clocher d'> une église... » C'est un tournant dans la construction du livre.

Mais pourquoi, demandera-t-on, Proust a-t-il découpé ces quatre pages, dont deux se sont finalement égarées ? Selon toute vraisemblance¹⁵, maintenant que l'épisode avait trouvé

¹⁵ Voir déjà la Notice de Pierre-Louis Rey et Jo Yoshida, *CS*, I, p. 1065 ; Pugh, *op. cit.*, p. 39.

sa place de « jointure », il s’agissait de rédiger sans tarder la version suivante, que l’on trouve à la fin du même Cahier 8 (f^{os} 66v^o, 67r^o, 68r^o, 68v^o, 69r^o¹⁶). En ayant ces quatre pages sous la main et sous les yeux, Proust s’évitait d’avoir à feuilleter son cahier. Pourtant, selon son habitude, il est bien loin de se livrer à un simple recopiage. On pourra se reporter dans cette troisième version du Cahier 8 aux folios 67, 68 r^o-v^o et 69¹⁷, pour mesurer le travail de réécriture et d’expansion des deux pages retrouvées auquel il se livre.

Travail d’expansion mais aussi de déplacement, quand la digression marginale sur Françoise (f^o 46.3) est réécrite et introduite dans le Cahier 10 de mise au net sous la forme d’ajouts autographes, peu après l’épisode de la biscotte/madeleine, au tout début de « Combray II »¹⁸. La phrase du Cahier 8 : « On disait que Françoise “entraît chez ma tante” on ne disait jamais qu’elle venait l’éveiller »¹⁹ est reprise presque à l’identique : « Le matin Françoise ne venait pas l’“éveiller”. Elle “entraît” chez elle²⁰. »

Il faudra encore à Proust deux campagnes de rédaction avant la dactylographie, réalisée à l’automne de 1909²¹. Dans la version du Cahier 25 (f^{os} 2-11), établie à partir de la troisième version du Cahier 8, c’est la mère du narrateur qui lui apporte « ~~un peu de pain~~ <quelques> biscottes » (f^o 5), cependant que s’introduit l’explication philosophique qui sera transférée dans *Le Temps retrouvé* (f^o 9-10)²². Proust en confie la mise au net à son valet de chambre et secrétaire de moins en moins occasionnel, Nicolas Cottin²³, avant de reprendre vite la plume : c’est alors que la biscotte, comme l’on sait, est définitivement remplacée par des « Petites Madeleines »²⁴.

Au moment où sort ce numéro du *Bulletin*, on peut voir les deux pages retrouvées dans le cadre de l’exposition « Marcel Proust, la fabrique de l’œuvre » à la Bibliothèque nationale de France (11 octobre 2022-22 janvier 2023) : elles ont pour quelques mois rejoint le cahier dont Proust les avait détachées en 1909.

Nathalie Mauriac Dyer

¹⁶ Pour leur transcription, voir Keller 1978, p. 32-37 ; *CS, Esquisse XIII*, I, p. 695-697 ; Keller 2006 p. 122-124.

¹⁷ *CS, Esquisse XIII*, I, p. 696-697.

¹⁸ Voir Cahier 10, f^o 29, les différentes additions marginales sur le même thème du bonnet « éclatant » de Françoise et de l’industrie qu’elle déploie, « travaillant comme un cheval qu’elle fût bien portante ou non » (cf. *CS*, I, p. 53).

¹⁹ Qui récrit les lignes principales : « ma tante Léonie chez qui Françoise venait d’entrer (on ne disait jamais que Françoise venait d’éveiller, car il était convenu que ma tante Léonie ne dormait jamais) » (Cahier 8, f^o 46.3).

²⁰ Cahier 10, f^o 26. En voici le contexte : « ... je l’entendais se dire à elle-même : “il faut que je me rappelle bien que je n’ai pas dormi” (car sa grande prétention était de ne jamais dormir. ~~Quand elle voulait~~ Le matin Françoise ne venait pas l’“éveiller”. Elle “entraît” chez elle. Quand ma tante voulait faire un somme dans la journée, on disait qu’elle voulait “réfléchir” ou “reposer”. Et quand il lui arrivait de s’oublier en causant jusqu’à dire : “ce qui m’a réveillée” ou “j’ai rêvé que”, elle se reprenait au plus vite) ». Cf. *CS*, I, p. 50.

²¹ Sur cette dactylographie, je rappelle l’article fondamental de Françoise Leriche, « Une nouvelle datation des dactylographies du “Temps perdu” à la lumière de la *Correspondance* », *BIP*, n^o 17, 1986, p. 7-20.

²² Voir Bernard Brun, « *Le Temps retrouvé* dans les avant-textes de “Combray” », *BIP*, n^o 12, 1981, p. 17-18.

²³ Voir Pugh, p. 146 note 4.

²⁴ NAF 16703, f^{os} 6-14. Il manque la dixième et dernière page, qui a fait partie des collections Aristophil. J’en ai donné une reproduction et un commentaire dans « Horizons mouvants : à propos de la transcription cinétique des manuscrits modernes (Marcel Proust) », dans *L’Œuvre comme processus*, Pierre-Marc de Biasi et Anne Herschberg Pierrot (dir.), Paris, CNRS Éditions, 2017, p. 431-437 (p. 434 pour la reproduction). D’autre part, il faut noter que la forme du petit gâteau « qui semble avoir été moulé dans la valve rainurée d’une coquille de S^t Jacques » (NAF 16703, f^o 9) recycle une notation du Cahier 27 sur un nuage « valvé » et semblable à une « coquille de S^t Jacques » avec ses « rainures », dans le contexte bien différent d’une rencontre érotique avec Gilberte aux Champs-Élysées (Cahier 27, f^o 55).

ou l'objet, l'âme prisonnière restera comme morte. Mais ~~si-tôt~~ si le hasard d'une promenade ou d'un voyage vous le fait rencontrer, aussitôt l'âme est délivrée et revient à vous. C'est ce qui m'arriva pour Combray. Il y a quelques années l'hiver fut très froid. En rentrant un jour où la neige menaçait, mon feu ne ~~flambant~~^{tirant} pas, ne pouvant me réchauffer, Françoise me dit qu'elle allait me faire un peu de thé. Je n'en prenais jamais et mais je pensai que cela me réchaufferait. ~~At~~ Quelques instants après elle m'apporta du thé et une biscotte. Je versai mon thé, trempai un moment la biscotte et la portai ~~ramollie~~ à mes lèvres. À peine ~~eut~~ l'eus-je happée de peur que toute ramollie elle ne tombe à terre que ce fut comme une sorte d'enchantement. J'éprouvais une sensation de charme indicible. Il m'était impossible de comprendre ce qui me causait un plaisir pareil, je sentais qu'il ~~était~~ devait être lié au goût de la biscotte mais ne pouvais comprendre comment. ~~J'av~~ ~~Il me sem~~ Sans même soupçonner quelle pouvait être la cause du bonheur que j'éprouvais, je sentais qu'il ~~donnait tout d'un coup~~ avait un prix infini, tout ce qui pouvait m'arriver d'heureux ou de malheureux m'était égal, il me semblait que j'étais soudain affranchi de toutes les craintes de toutes les contingences humaines. Et j'avais de la valeur de ma vie, en tant que contenant ce bonheur obscur, une certitude dénuée de toute raison mais inébranlable. Qu'est-ce que/i pouvait me donner une félicité pareille. Le goût de la biscotte mais comment.

Transcription diplomatique

Cahier 8, f° 46.3

À quoi était-il lié. Je m'efforçais de ne pas penser, de me remettre exactement dans l'état d'esprit où j'étais quand cette première impression du goût de la biscotte m'était venue. Je m'efforçais de ne pas entendre le bruit qu'on faisait à côté, je fermais les yeux, je trempais un nouveau morceau de biscotte et le portais à mes lèvres. Mais la sensation diminuait plutôt de force. Alors craignant d'en user le pouvoir je pensais un moment à autre chose et cherchais ensuite à recréer en moi par le souvenir la première sensation du goût de la biscotte. Et alors je sentais tout au fond de moi tressaillir quelque chose un obscur souvenir sans doute qui attiré par la ressemblance d'une minute pareille cherchait à s'élever du fond de ma mémoire, à venir à cette surface où je pourrais le voir, le reconnaître et la nommer. Mais pourrait-il s'élever jusqu'à la lumière, n'allait-il à retomber à jamais. J'entendais en moi cette espèce de doux frémissement que font les traversées eaux quand les pêcheurs tirent un filet qui vient des grandes profondeurs. Ces eaux Tout d'un coup il apparut. Ce goût de la bis du thé où avait trempé la

chez qui « venait d'entrer »
aussi magnifiquement
propre et habillée qui
avait déjà été à la messe
et fait mille choses et
était aussi merveilleusement
propre et à quelque heure
qu'elle se fût couchée, souffrante
qui faisait mille gros ouvrages
ou non, et toujours avec un
[bo]nnet aussi éclatant, une
[ten]ue aussi soignée que si
[elle n']eût elle avait eu qu'à
discourir ou qu'à lire*. On
disait que Françoise « entra chez ma tante » on ne disait jamais qu'elle venait l'éveiller car il était convenu etc

biscotte, je ne l'avais senti depuis Combray où tous les
matins quand j'étais habillé je descendais chez dire
Françoise*, aussi m
bonjour à ma tante Léonie chez qui on venait d'entrer
Françoise
(on ne disait jamais qu'on/e venait d'éveiller, car il
ma tante Léonie
était convenu d/qu'elle ne dormait jamais). Elle trempait
une biscotte dans le thé que Françoise lui versait audessus de la
passoire d'argent et me faisait goûter une cuiller de thé
discourir ou qu'à lire*. On
disait que Françoise « entra chez ma tante » on ne disait jamais qu'elle venait l'éveiller car il était convenu etc